FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 1er SEPT. 1860.

L'EXPIATION.

IV.

AU CHATEAU.—(Suite.)

Le soir, après le dîner, dans naturellement Antoine Bertou fut l'un des convives. Albert d'Aulnay, pour la lui rendre aussi agréable que possible, le présenta à sa femme, qui, assez indifférente en général, daigna l'accueillir de bien bonne grâce. Il est vrai que le jeune homme était assez bien de sa personne, et qu'il ne manquait pas de charme, lorsqu'il le voulait bien. Il possédait de plus cette première qualité pour plaire à Mme d'Aulnay, qu'il était fort peu connu dans le monde parisien, et qu'il ne pouvait donc lui faire concurrence.

Le marquis d'Aulnay, qui, depuis son mariage, avait fait de grands efforts pour se créer une position dans le monde, et qui, malgré sa fortune, n'avait pas encore réussi à s'y faire une place importante, était très-jaloux de ses relations, et ne voyait pas sans déplaisir sa femme accueillir avec tant de bienveillance un homme qu'il ne connaissait pas lui-même.

Il se promit donc de prendre des renseignements sur son compte, et, dès le lendemain, il se mit en campagne.

Il commença par aller trouver son ami Ernest Lebrun, qui, depuis quelques années, était attaché à l'ambassade française à Londres, et qui, par conséquent, devait connaître beaucoup de monde.

Ernest Lebrun était un homme d'une trentaine d'années, d'une figure ouverte et sympathique, d'un caractère franc et loyal, et d'une grande bonté de cœur. Il était fort lié avec Albert d'Aulnay, qu'il avait connu au collége, et qu'il aimait beaucoup.

Il reçut son ami avec la plus grande cordialité, et, après avoir causé pendant quelques instants de choses indifférentes, il lui demanda ce qui l'amenait à Paris.

—Je suis venu pour me marier, répondit Albert d'Aulnay.

—Tu te maries! s'écria Ernest avec surprise. Et quand cela?

—Dans quinze jours.

—Et avec qui?

—Avec Mlle Estelle Cappiani.

—Avec Mlle Estelle Cappiani! répéta Ernest avec un mouvement de stupéfaction.

—Oui, avec Mlle Estelle Cappiani, répéta à son tour Albert d'Aulnay, qui avait remarqué l'étonnement de son ami. Pourquoi cette exclamation?

—Pourquoi? Parce que je ne comprends pas que tu épouses une femme qui a été la maîtresse de ton père.

—Comment! s'écria Albert d'Aulnay avec un mouvement de colère, Estelle Cappiani a été la maîtresse de mon père?

—Elle l'a été pendant plusieurs années.

—Et tu le sais?

—Parfaitement.

—Et comment le sais-tu?

—Parce que j'ai vu plusieurs fois Estelle chez ton père, et que, plusieurs fois, j'ai entendu ton père l'appeler sa chère Estelle.

—Mais, mon cher Ernest, tu as dû te tromper, reprit Albert d'Aulnay, qui ne voulait pas croire à la vérité de ce que venait de lui dire son ami. Il y a sans doute quelque autre femme du nom d'Estelle Cappiani, et tu as pris l'une pour l'autre.

—Non, mon cher Albert, je ne me trompe pas, et je suis bien sûr de ce que je te dis. Estelle Cappiani est une femme d'une trentaine d'années, très-belle encore, et qui a dû être fort jolie il y a quelques années. Elle a un fils qui doit avoir aujourd'hui dix-huit ou dix-neuf ans, et qui, je crois, est officier dans un régiment de hussards.

—Et tu dis que cette femme a été la maîtresse de mon père?

—Elle l'a été pendant plusieurs années, et elle a même eu un fils de lui, qui est mort, je crois, en bas âge.

—Mais, mon cher Ernest, tu dois